

Témoignage sur mon parcours d'analysante avec

Joyce McDougall

« Hâtez-vous lentement et sans perdre courage, vint fois sur le métier remettez votre ouvrage » Nicolas Boileau L'art poétique (1674)

Joyce avait sur le mur, au-dessus de son divan, le tableau d'une femme qui tricotait, sans se lasser. Comme elle qui écoutait, tricotant ça et là quand cela se présentait.

Parler de mon analyse avec Joyce n'a pas été si simple, un retour sur moi-même et sur ma dette envers elle.

J'ai été en analyse avec Lacan de janvier 1973 à janvier 1981, huit ans. Pendant 6 ans, Lacan s'était montré un analyste excellent avec des effets thérapeutiques certains sur la jeune réfugiée politique que j'étais. Mais pendant les deux dernières années, il était miné par son obsession de dissoudre l'Ecole Freudienne et par la maladie. Malgré mes 5 séances hebdomadaires, j'étais face à un Lacan chaque fois plus absent. Je n'osais dire à personne ni son état mental, ni les souffrances physiques qu'il endurait.

En 1980, quand je voyais Lacan si mal, je pensais à ce qu'il m'avait dit en 1976, le jour de la mort de Loewenstein. Comme je lui disais que ce devait être difficile de perdre son analyste, il me raconta qu'il avait été aux USA, pour le voir. Rudolf Loewenstein était dans une maison de retraite, et il était gaga. Et avec le ton que nous lui connaissons bien, Lacan termina par : « il n'y a rien de pire que de voir son propre analyste gaga ! »

Puis Lacan est mort. Dans un premier temps, j'ai supporté son absence. Trois ans après sa mort, des difficultés survenues dans mon couple me faisaient songer à aller voir quelqu'un. Mais qui ? Tous les analystes lacaniens traversaient alors un moment difficile. Le milieu lacanien était dans la tourmente de l'après dissolution, plus encore après la rupture entre Melman et Miller. Tout cela n'était pas propice à me faire penser que l'un de mes frères de divan aurait pu m'aider à perlaborer la fin de Lacan qui n'avait pas été la fin de mon analyse, interrompue par sa maladie.

Je songeais à Joyce. Elle me reçut et, comme aux autres, m'expliqua qu'elle n'avait aucune place avant un an. Cela me convenait. Je voulais laisser un temps

après Lacan. Et c'est comme cela que j'ai commencé un travail avec elle en 1986, d'abord une fois par semaine et ensuite 2.

Cela ne m'a pas été facile de raconter la souffrance de Lacan et sa fin, mais Joyce s'est toujours montrée extrêmement respectueuse de ce que je disais sur lui. Elle me permettait d'en garder tout le bon. « Une mère ne doit jamais attaquer le père » disait -elle parfois. En 12 ou 14 ans de travail, je ne l'ai jamais entendu faire un commentaire désobligeant à l'adresse de mon analyste précédent.

Je partageais avec Joyce, la possibilité de circuler. Possibilité que je garde encore et je suis très heureuse d'avoir pu former à ce qui me passionne actuellement «la réanimations psychique des bébés à risque d'autisme » tout autant des collègues lacaniens comme des collègues de l'IPA en général et de l'école anglaise en particulier et de voir, avec grand plaisir, toutes ces personnes échanger ensemble avec bonheur. Merci Joyce.

Joyce était une grande amie de Piera Aulagnier, qui pense beaucoup dans des concepts métapsychologiques apportés par Lacan, même si elle a changé le nom de certains de ces concepts. Il y avait un profond respect entre elles. Personnellement, l'oeuvre écrite de Piera m'est plus familière que celle de Joyce.

Quels ont été Les effets de mon analyse avec Joyce

Pendant mon analyse avec elle, j'ai publié deux livres. Quelle en est ma dette envers elle?

Pour le premier¹, je pense que j'ai appris de Joyce à partir de la clinique, de la raconter, pour ensuite théoriser. Même si ma théorie s'appuie sur des concepts de Lacan. J'ai découvert récemment, à ma grande surprise, que j'étais la première à écrire un livre basés sur des traitements de petits enfants autistes avec leur parents. Je ne savais pas que j'avais été novatrice sur ce sujet. C'est pour cela que ce n'est que dans la refonte suivante que j'en ai fait que j'ai mis les parents comme co-thérapeutes sur le titre du livre².

¹ Laznik M. C. : Vers la parole – trois enfants autistes en psychanalyse, Denoël, 1995.

²Laznik M. C. : « Une psychanalyste avec les parents et trois enfants autistes se mettent à parler », Erès , 2014

Quant au livre suivant ³, il est complètement tissé avec les des difficultés et défis que la vie m'apportait et avec l'élaboration que je pouvais en faire dans ma propre analyse. Il a servi a beaucoup de femmes qui m'en ont remercié. Personnellement, il m'a aussi servi à faire mieux que survivre. J'avais fait une ménopause précoce et j'ai voulu lire ce qui existait sur le sujet dans le champ de la psychanalyse : Il n'y avait presque rien.

Des bibliothèques de livres de psychanalyse existaient sur les femmes et leur sexualité. Mais une fois que la ménopause était arrivée, les femmes sortaient des radars pour ne réapparaître que bien plus tard, dans leur grande vieillesse. Dans une conférence de 32, Freud disait que si l'objet d'amour d'une femme était son propre père, le mari pouvait espérer le remplacer mais cette place était alors prise par le fils. Il parlait bien sûr du fils enfant.

Le travail analytique m'a permis de penser que le silence absolu autour des femmes au milieu de la vie était une lutte contre les fantasmes incestueux des mères envers le fils devenu un bel homme, car bien plus jeune que le père. J'ai nommé cela : le complexe de Jocaste.

Si l'inverse a toujours été admis, qu'un homme refasse sa vie avec une femme tellement plus jeune, qu'elle aurait pu être sa fille, le contraire, à la fin du siècle dernier, restait du côté de l'impensable – l'impensable désir- titre de mon livre. L'inceste (même uniquement fantasmatique) entre une mère et son fils étant à écarter de façon radicale. Les choses ont un peu changé, et personne ne semble s'offusquer que notre président ait une épouse qui aurait eu l'âge d'être sa mère. C'est pour cela que mon livre épuisé, j'ai décidé de ne pas le rééditer car il demanderait à être re- écrit en fonction des changements de notre société et le travail avec les bébés ne m'a pas laissé de disponibilité pour faire cela. J'ai préféré le mettre gratuitement à la disposition de qui le désire sur mon site⁴.

Au siècle dernier, il n'y avait que certaines écrivaines audacieuses comme Colette et Simone de Beauvoir pour raconter leurs amours avec des hommes beaucoup plus jeunes. Colette a vécu une histoire passionnelle avec son beau-fils Bertrand de Jouvenel, devenu plus tard un éminent politologue et journaliste. Simone de Beauvoir a vécu 11 ans avec Claude Lanzmann et elle en parle magnifiquement bien dans un de ses livres.

³ Laznik M.C. : L'impensable désir, Denoel, 2009.

⁴ www.laznik.fr , entrer dans : menu, ensuite français et sexualité féminine.

Mais j'avoue que personnellement, je n'aurais pas été assez audacieuse ni pour penser ces « nouvelles formes du couple » ni pour le vivre en l' assumant, encore moins pour les théoriser sur le plan métapsychologique. Cette audace, je la dois à Joyce. Elle m'a permis de théoriser tout cela dans mon livre.

Mais aussi de le vivre dans ma vie personnelle. Des années après le début de mon analyse avec elle, mon mari demandant le divorce, un jeune homme qui fréquentait la maison était devenu mon consolateur. Mais je n'aurais jamais poursuivi une pareille aventure, qui semblait si contre-nature si je n'avais pas entendu à quel point Joyce la soutenait. Un jour où j'avais décidé d'en finir pour me consacrer à mes enfants et à mes beaux enfants, d'autant qu'ils traversaient un deuil, Joyce interrompit de façon péremptoire : « Mais alors qui est-ce qui va s'occuper de vous ? »

C'est vrai, il n'y avait que lui. J'ai donc accepté le divorce et reconstruit une nouvelle vie avec ce jeune homme. Cela aurait été impensable sans Joyce. C'est toujours lui qui s'occupe de moi, après 23 ans de vie commune et 22 ans de mariage. Plus tard, quand mon analyse avec Joyce s'était terminée en laissant place à une relation d'amitié, elle aimait sortir avec mon jeune mari et moi.

Joyce m'a aussi permis de prendre en compte la part que je prenais dans les maux dont je me plaignais, comme aimait dire Freud. J'ai même fini par pouvoir conceptualiser la crise du couple en termes lacaniens, en termes de la formule de sexualité. Pour qu'un homme puisse assumer sa position de désirant envers une femme, encore faut-il qu'elle lui laisse sentir, vivre, penser, que le phallus est dans son champ à lui, art du semblant et de la mascarade que je n'avais peut-être plus assez bien joué. Être sur le divan de Joyce, et écrire des livres en me soutenant des théorisations de Lacan, cela a été possible. En tant qu'analyste, cela m'a permis d'aider plusieurs femmes par la suite.

A la fin de mon analyse, j'étais un peu sa lacanienne de service, elle me demanda d'intervenir dans le cadre du symposium⁵: "Female sexuality after menopause - A Lacanian conception".

le travail de l'archaïque et du corps

⁵ "The Spectrum of Psychoanalysis in France" organisé par Joyce McDougall et David E. Scharff (International Institute of Object Relations Therapy), juillet 2001

Joyce s'intéresse à l'archaïque (je le dis au présent car son œuvre écrite qui en témoigne est toujours là, vivante) aux premières expériences du bébé avec sa mère. Elle attribue à ses expériences, quand elles sont douloureuses ou traumatiques, un rôle important dans la constitution des symptômes de survie chez les analysants..

Avec Joyce, j'ai beaucoup travaillé ce registre. Est-ce pour cela que j'ai pu commencer à recevoir des bébés avec leurs parents pendant mon analyse avec elle ? J'ai aussi beaucoup pu donner grâce au travail réalisé sur le bébé que j'avais été. Les bébés restent, encore actuellement, au centre de mes préoccupations théoriques et cliniques.

Je travaillais depuis longtemps sur l'autisme infantile et j'étais convaincue que l'on aurait plus de possibilités de modifier le tableau en intervenant très précocement. Ce qui s'est avéré vrai. Mais c'est pendant mon travail avec elle que j'ai franchi le pas.

Le théâtre et le souffle

Joyce a beaucoup conceptualisé la question du théâtre dans ses livres : « théâtres du je, théâtres du corps »

Lacan n'a presque jamais parlé du théâtre dans la cure même si il a abordé la question du théâtre grec. Mais il s'en servait tout le temps. Les séances avec Lacan avait un caractère psychodramatique, jusqu'au pas de la porte où il jouait de son corps en tenant la main de son analysant.

Joyce restait très classique dans la façon de mener une cure, c'est dans sa tête que la dynamique de la séance se pensait en termes de théâtre.

Dans mon analyse avec Lacan, quand j'étais bloquée, incapable d'avancer dans mes associations, il pouvait approcher sa tête du divan et j'entendais sa respiration longue et rythmée et se rythme me permettait de sortir de l'impasse dans laquelle je me trouvais. J'en ai parlé dans un article sur la pratique de Lacan⁶, article que j'ai écrit en étant sur le divan de Joyce.

Joyce raconte comment avec certains analysants en détresse, elle pouvait sentir des difficultés à respirer. Je la lis « Mais revenons au voyage analytique avec les patients psychotiques et les cas-limites : là, je vis une

⁶ Laznik M.C. : « Rythme, présence, voix et souffle, témoignage sur le maniement du transfert chez Lacan » ; in Travailler avec Lacan, org par A. D. Weill et M. Safouan, Aubier Psychanalyse, 2008.

expérience corporelle curieuse mais assez courante, particulièrement lorsque ces analysants racontent un état de vide, de néant, dans lequel on revit l'introjection de l'expérience première de l'enfant – que l'on peut appeler « ou la fusion ou rien ». Il est parfois difficile d'arriver à respirer avec de tels analysants et il m'arrive de me surprendre en train de me couper la respiration. Mais j'ai découvert que cette difficulté peut être surmontée par une écoute et une respiration tranquilles, grâce à quoi j'introjecte à la fois physiquement et psychiquement le vécu de l'analysant sur mon divan ».

Peut-être que mon audace la plus grande a commencé il y a une quinzaine d'année quand je me suis mise à recevoir des bébés à risque d'autisme et leurs parents pour entreprendre des cures en vue de leur éviter un destin autistique. Et cela n'a été possible que parce que j'ai accepté de donner à l'organisme, précurseur du corps, une place centrale dans ma manière de comprendre l'autisme, d'entendre combien la douleur dans ce corps qui n'arrive pas à se constituer en tant que tel peut empêcher la constitution de l'appareil psychique du bébé dans son lien à l'Autre secourable dont nous parle Freud dans l'Esquisse. J'ai donc créé dans la psychanalyse, un nouveau champ de travail, en collaboration avec d'autres disciplines qui s'occupent du corps, les psychomotriciens d'abord sensori-moteurs et des ostéopathes. Les résultats sont assez enthousiasmants.

Qu'est est la part que je dois à Joyce dans ce **mon** travail ? Il est certain que j'ai commencé à soigner des bébés pendant mon analyse avec elle et je travaillais souvent sur le bébé que j'avais été avec elle. Mais j'ai aussi l'impression que la façon de travailler avec eux et les parents sur un mode psychodramatique provenait du psychodrame analytique que René Diatkine et Serge Lebovici ont introduit au Centre Alfred Binet, où j'ai travaillé 40 ans. Joyce avait écrit avec Lebovici son livre sur Sammy⁷. La roue tourne.

Marie Christine Laznik, membre de l'Association Lacanienne Internationale

⁷ Mc Dougall et Lebovici S. : Dialogue avec Sammy, Payot.

